

ROSE MECANIQUE

I

Dans son malheur, Edouard Cadeau ne croyait plus en l'amour. Pourtant il était jeune, il n'avait que 22 ans. Il s'enfonçait de plus en plus dans sa dépression, n'acceptait pas son passé douloureux ; un père violent, alcoolique, qui se permettait de lui faire la morale, une bière à la main, assis dans son canapé, devant son match de foot.

Lui, Edouard, il faisait des bêtises, ne croyait plus en l'amour, aux histoires de princes et de princesses. De plus, il vivait en banlieue, en Seine-Saint-Denis, ce qui ne l'aidait pas pour marcher droit. Il vadrouillait de droite à gauche, avait essayé quelques boulots mais sans succès. Il lui arrivait de commettre quelques délits, comme du vol à l'étalage, mais surtout, il se sentait désillusionné, n'ayant pas de copine, pas d'amour pour le reconforter.

Sa mère ne croyait plus en lui et avait porté sa démission. Elle se disait qu'un jour peut-être il arrêterait toutes ses bêtises.

Plus il était en rébellion, plus il se sentait vivre. Il se disait « heureusement que j'ai mes copains », mais il s'enfonçait de plus en plus dans sa galère, dans son malheur.

Un jour, peut-être, il allait reprendre espoir, il avait la vie devant lui, jeune comme il était.

II

Elle avait une vingtaine d'année et était déjà stagiaire au Quai d'Orsay, à Paris dans le 6^{ème} arrondissement, comme gardienne de la paix.

Elle était vêtue d'un uniforme bleu nuit et portait une arme à feu, pour, se disait-elle, protéger les biens et les personnes. C'était son dada.

Physiquement, ses cheveux blonds tombaient en boucles sur ses épaules et elle aimait les faire tourner avec son index

Elle s'appelait Charlotte Lepic.

Génétiquement parlant, elle avait hérité de son père marin la force physique, et de sa mère cartomancienne la force psychique.

Son père avait disparu lors d'une sortie en mer avec son matelot.

Sa mort fut un sujet de discussion entre elle et sa mère ; elles doutaient.

III

Edouard Cadeau parlait avec sa bande de loubards lorsqu'il aperçut un jeune homme garer sa moto et laisser les clefs dessus. Il tapa dans les mains de ses potes et dit « 22 ». Les autres rirent aux éclats et l'un d'entre eux lui dit « fais gaffe aux flics, la ronde passe par ici ».

Il courut en riant et enfourcha la moto. Il allait se faire une petite virée au bord de la mer, ça c'est sûr. Il possédait le permis moto mais ses petits jobs ne lui permettaient pas de s'en acheter une. Quel bonheur !! Ses cheveux volaient dans le vent. Il regarda autour de lui. Pas de flic en vue. Il emprunta une jolie rue bordée de petites maisons. Quartier chic de la banlieue. Il remettrait la moto en place après sa balade. Il avait eu assez de souci avec la justice sans en rajouter.

Dans ses petits boulots, il faisait livreur de pizza, mais c'était en scooter. Il en avait marre de galérer. Quand pourrait-il s'offrir toutes les choses dont il rêvait ?

Ce qui lui faisait du bien, c'était de jouer de la basse.

En revanche, sa formation de cuisinier ne lui servait à rien, il ne trouvait que des petits jobs de plongeurs. Ce n'était pas glorieux..

Ses pensées s'arrêtèrent sur un panneau « voie sans issue ». Il s'apprêtait à faire demi-tour lorsque tout à coup ses yeux s'écarquillèrent : une voiture de police avançait droit sur lui. Il accéléra pour pouvoir la dépasser lorsqu'il perdit soudainement le contrôle de son véhicule. En se relevant, il sentit quelqu'un lui passer les menottes, et le pousser dans le véhicule de police. Il regarda autour de lui. Ils étaient trois, deux hommes et une jolie jeune femme qui ne lui paraissait pas inconnue. Pas un mot dans le véhicule, un silence mortel. Il repartit dans ses pensées. Qu'est-ce qu'il risquait ? Il n'en savait rien. De la prison avec sursis avec ses divers vols à l'étalage ? Quand même pas !!

IV

Edouard n'était pas intimidé face au lieutenant mais néanmoins subjugué par la beauté de la gardienne Charlotte Lepic. Elle avait toujours ce beau visage ingénu qu'il avait connu à l'époque du collège mais il la voyait maintenant enjolivée par l'âge. Oui, il l'avait bien reconnue, des foules d'images lui revenaient en mémoire, leurs premières rencontres, leurs premières embrassades. Il essaya de garder contenance et de ne pas plier face au lieutenant qui l'interrogeait de façon à lui faire perdre ses moyens. Tout un tas de questionnements embarrassants auxquels il répondait de manière franche. Sans esquiver la moindre parole, sans prendre la tangente. Il garda son sérieux coûte que coûte, non, ce qui quelque peu le troublait était Charlotte, quand elle le regardait, elle le regardait avec insistance, ils communiquaient avec les yeux, il sentait bien qu'elle était prête à tout lui pardonner. Cet espoir lui redonnait de l'assurance. Il était sûr de lui, déterminé et même désinvolte.

Maintenant il avait moins peur de la suite...

V

Quand elle fut devant lui, Charlotte ressentit comme un éblouissement ; il lui sembla le reconnaître. Elle en perdit presque ses moyens. En assistant à l'interrogatoire avec son collègue, elle ressentit comme une attirance.

Au fur et à mesure de l'interrogatoire, elle revoyait son côté baroudeur qui lui avait toujours plu. Elle ne se l'expliquait pas. Son collègue la laissa poser quelques questions, et là, on sentait bien qu'elle voulait le mettre en confiance, en les aménageant. Elle lui trouvait un côté si charmant que par moment elle perdait le fil de l'interrogatoire. Mais face à son collègue, il fallait qu'elle reprenne le dessus. Elle voyait dans ses yeux un tel regret de ses actes, du moins c'est ce qu'elle supposa, qu'elle proposa une pause, durant laquelle ils discutèrent de la pluie et du beau temps. Et là, Charlotte, se souvenant du passé, en perdit un peu plus ses moyens. Mais il fallait qu'elle assure. Décidemment cet entretien n'avait rien à voir avec ceux qu'elle avait pu mener auparavant. Elle le trouvait si craquant avec ses cheveux bruns et ses yeux bleus. Elle lui fit signer les quelques feuilles de son procès-verbal. En échange, discrètement vis-à-vis de son collègue, il lui glissa son numéro de portable. Qui sait, peut-être allait-elle fondre ? Ne serait-ce que pour se rappeler le bon vieux temps....

VI

Il s'appelait Jean, Jean tout court. Pas Jean-Pierre ni Jean-Michel, pas même Jean-François. Il aimait assez son prénom, même s'il avait toujours eu le

sentiment qu'il y manquait quelque chose, ne serait-ce qu'un tiret. C'était une impression générale dans sa vie, une sensation d'incomplétude qu'il traînait comme une vieille valise derrière lui. Cette absence de trait d'union l'avait rendu particulier, il le savait, c'était en lui, sur lui, comme un voile gris entre lui et le reste du monde, et la seule personne qui laissait la lumière passer à travers cette morosité, c'était Charlotte, son amie de toujours, son pilier, son modèle, celle qui le rassurait par sa présence, son sourire, son regard. D'ailleurs elle lui rendait visite régulièrement après ses gardes à vue, elle passait se détendre, prendre un thé avec lui.

Ce jour-là elle entra dans son appartement comme une bourrasque, et bon sang, se dit-il, comme elle était jolie, avec son corps menu et son allure dynamique, sa blondeur enfantine et ses yeux pétillants, comme toujours, mais encore plus aujourd'hui. Tiens tiens...

« Salut Jean, ça va ? Tu ne devineras jamais, il s'est passé un truc incroyable aujourd'hui »

Jean fronça les sourcils en lui versant une tasse de thé fumant. « oui ça va, lança-t-il, ça va. Un peu mal à la gorge, pas très bien dormi. Mais je suis bien curieux d'entendre ce que ma James Bond girl va me raconter..

Elle sourit largement et lui répondit : « Ecoute, c'était génial aujourd'hui, il y a eu une course poursuite avec un voleur de moto, on est arrivé par hasard, au moment où il allait s'enfuir, et hop on est intervenu, punaise mais c'était dingue, on a eu la change qu'il tombe en faisant son demi-tour pour nous éviter, sinon il nous aurait semé illico. Donc retour au poste, garde à vue qui démarre, tout le toutim, quoi. Et puis tu sais quoi, Jean ?

-Quoi ? s'impacienta Jean.

-Ben ce type, en fait, je l'ai reconnu, pas tout de suite, mais je lui trouvais quelque chose de familier, et puis ça m'est revenu : j'avais Edouard Cadeau

sous mes yeux, tu sais, Edouard Cadeau ! Le fameux garçon qui était arrivé dans notre classe en cours d'année de 5^{ème}.

-Edouard Cadeau, tu veux dire ce type qui venait des Ulis, et qui avait été placé en famille d'accueil ?

-Oui, celui-là, exactement. Ce garçon adorable, qui ne parlait à personne..

-Et qui ne manquait pas une occasion pour se battre et faire des conneries ? Celui-là ?

-Jean, rappelle-toi, les trois quarts du temps, il n'y était pour rien, tu te souviens comment ça se passait au collège.

-Tu ne vas quand même pas me dire que tu l'as regretté quand il a été viré ?

-Ben si, je l'aimais bien ce garçon. Il avait un truc spécial, et il était profondément gentil, et courageux aussi. Et loin d'être stupide. Il a passé cette période comme il a pu, il était très seul à l'époque. Et il est vraiment resté beau gosse.

-On était tous très seuls, Charlotte enfin, il n'y a pas que lui qui avait des problèmes. D'ailleurs, c'est quand même très drôle, regarde dans quelles circonstances tu le retrouves, ton Edouard Cadeau, tout beau gosse qu'il est, les menottes aux poignets. Vraiment c'était couru d'avance, ce type il n'y a rien à en tirer, c'est juste une galère ambulante, c'est tout ! Tu n'as pas encore pigé ?

-Non Jean, je ne le vois pas du tout comme ça, Edouard, et d'ailleurs sache que je vais probablement pouvoir te détromper : il m'a passé en douce son 06, et j'espère bien qu'il me fera signe, parce que j'ai très envie de le revoir. »

Jean, dépité, avala son thé d'une traite.

VII

Le SMS de Charlotte tomba un matin pluvieux, alors qu'Edouard ne l'attendait plus. Il lui avait glissé son numéro sans réfléchir, pour être certain de ne rien regretter, après un jeu de regards plus appuyés que ne l'auraient autorisé les conventions. Il n'y avait pas vraiment cru, il savait qu'il était doué pour se raconter des histoires, c'était même grâce à ça qu'il avait survécu aux désillusions que la vie lui avait infligées sans sombrer dans la folie, mais il n'avait pas pu s'en empêcher, et contre toute attente le miracle s'était produit, sous la forme de ces quelques caractères apparus sur l'écran d'un smartphone – lui aussi dérobé. 16h, arrêt Pré-Saint-Gervais. L'événement aurait dû le transporter de joie ; au lieu de cela, il éprouva le baiser de l'angoisse. Lui. Et Charlotte. La merveilleuse Charlotte, fière, accomplie. De son côté, qu'avait-il à lui offrir ? Les conditions de leurs retrouvailles, cette garde à vue pour un vol de moto compulsif et ridicule, ne symbolisaient-elles pas à elles seules sa glorieuse déchéance ? N'incarnait-il pas le stéréotype du parasite, un détestable rejeton issu de la lie de la société ? L'idée de se défilier l'effleura. Fréquenter Charlotte ne pouvait que le conduire à son propre anéantissement. Posez une breloque à côté d'une perle de valeur, elle n'en paraîtra que plus terne. Il avait tendu aux dieux impitoyables qui avaient orienté son existence le bâton pour se faire battre. Pourtant, une petite flamme d'espoir, aussi tenace qu'irrationnelle, rougeoyait au creux de son âme, et ce feu incongru l'empêcha de céder à ses envies de fuite. Malgré lui, il se lava corps et âme sous une douche brûlante, libérant dans le flux d'eau un peu de ses doutes. Malgré lui, il enfila sa chemise des grands jours et le pantalon assorti. Un pantin grossier... Il chassa cette pensée. Malgré lui, il quitta son appartement, chemina vers la station de métro

la plus proche, entra dans la fourmilière, rassuré par l'anonymat que lui garantissait l'immersion dans cette masse grouillante. Puis, enfin, il s'abandonna. Adviendrait ce qu'il adviendrait. Son être entier palpitait, le rythme de son pouls emplissait le monde d'une douce symphonie, l'univers battait à l'unisson avec son cœur, il se laissa porter par le roulement de la rame, inspira la foule, ce mélange indéfinissable de sensation et de saveurs. Comme dans un rêve. Le tintement sourd annonçant l'entrée en gare. L'ouverture des portes. Ce fut comme une apparition : Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux.

Fin